

Un article de PAROLE sur www.citrouille.net

Beatrice Alemagna

Chaque livre de Beatrice Alemagna est une nouvelle rencontre, une nouvelle aventure ; cette jeune créatrice pose son regard sur notre monde, et aussitôt quelque chose naît de ce regard ; elle s'approprie les lieux, les visages, elle *donne à voir* avec infiniment de délicatesse, donne à penser, aussi, parce que ses histoires abordent très simplement des thèmes complexes : l'identité, le parcours d'une vie, la relation aux autres. Son dernier album, *Un lion à Paris* (Autrement Jeunesse), conjugue avec bonheur les facettes lumineuses de son talent. Par Sylvie Neeman

Sylvie Neeman : Vous êtes née en Italie, à Bologne ; entre cette ville et le livre de jeunesse, il existe déjà une longue histoire d'amour...

Beatrice Alemagna : Oui, je me souviens que petite j'allais à la *Fiera del libro per ragazzi* de Bologne avec mes parents. Et très vite j'ai eu envie de faire des livres illustrés ; je disais que je voulais faire « des peintures sur les romans ».

Vous dites plus volontiers « livre illustré » que « livre pour enfant »...

Pour moi, l'appellation « livre pour enfant » évoque trop un produit, quelque chose de fabriqué pour... Un livre illustré, à mes yeux, a une vie plus longue, la question de son destinataire ne se pose pas, il peut être apprécié ou lu de façon différente selon les âges. Il grandit avec la personne qui le lit et peut être redécouvert selon les périodes de la vie.

A Urbino, vous étudiez surtout le graphisme, la photographie, l'illustration aussi ?

L'école d'art que j'ai suivie à Urbino visait à former les gens pour l'édition ou le graphisme et nous n'avions qu'une heure de dessin par semaine, ce qui était horriblement frustrant pour moi ! J'ai le sentiment d'avoir attendu toute ma vie de pouvoir enfin apprendre l'illustration, et ce fut à l'occasion de deux stages, l'un avec Stepan Zavrel et l'autre avec Květa Pakovská.

Les auteurs et illustrateurs italiens ont beaucoup compté pour vous ; que vous ont-ils appris en particulier ?

Ils se distinguent chacun par des qualités précises ; mais s'il faut résumer ces qualités, je dirais que les illustrateurs en question viennent de la peinture. A présent, les illustrateurs ont des références avant tout illustratives, autrement dit, elles viennent d'autres illustrateurs, non de peintres ; mais en France il existe une illustration très cultivée, et en cela elle se démarque de celle des autres pays.

Quelle est la part de l'Italie en vous ?

Je dirais que je tiens à garder mon regard d'étrangère, je tiens à continuer de m'étonner. J'ai envie de me sentir encore une étrangère. J'ai fait seule ce choix de venir en France, et ce fut

un émerveillement que je veux garder. Mais c'est quelque chose qui est valable pour la vie en général : il faudrait toujours garder cette capacité de surprise...

La dernière rentrée littéraire « adulte » a mis en avant des auteurs écrivant en français alors que ce n'est pas là leur langue maternelle ; c'est également votre cas, quels sentiments cela éveille-t-il en vous ?

C'est un sentiment de liberté avant tout. J'éprouve moins de responsabilité vis-à-vis de cette culture. Je pense qu'on doit se sentir comme délivré de quelque chose, d'un poids qui nous encombre, de tout un passé culturel. On a le droit de se tromper, d'être naïf, voire déplacé. Paradoxalement, c'est plus simple d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne...

Pourquoi être venue en France, à Paris ?

Parce que tout, dans l'édition jeunesse, se passe en France ! Et puis il y a eu un album décisif pour moi, ce fut *Le mangeur de mots* de Dedieu, au Seuil, en 1996. Quand j'ai découvert cet album, j'ai pensé que je voulais travailler pour une maison capable de publier de tels livres.

Vos livres sont-ils traduits en italien ?

Malheureusement non. Un de mes albums, *Mon amour*, est traduit en 9 langues, mais pas en italien. Il y a encore une grande frilosité de l'édition jeunesse en Italie, bien que ça ait changé beaucoup par rapport à quelques années en arrière.

Vous étiez invitée l'année dernière à la Fête du livre de jeunesse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, où on vous a demandé de présenter votre travail ; vous l'avez fait en rendant un bien bel hommage à tous les artistes qui ont compté pour vous : Bruno Munari, Max Velthuis, Joseph Wilkon, André François, Kveta Pakovska et d'autres encore. Dans l'album *Portraits* (une coédition du Seuil et du CIELJ), vous dessinez les gens qui vous entourent, et tout à la fin votre propre portrait. Est-ce un peu le même type de démarche : comprendre les autres pour mieux se comprendre soi-même ? Dire les autres, aussi, pour mieux se dire ?

Oui, peut-être. Je crois que ce genre de démarche en dit beaucoup sur ce qu'on ressent. Tout part du regard, cela concrétise le regard que l'on porte sur les autres. Pour l'album *Portraits*, je voulais vraiment rester sur ce sujet du visage, un sujet si intéressant et difficile ; et mon propre portrait, à la fin, je l'ai dessiné de la main gauche, les yeux presque fermés. C'était une sorte de petit défi, parce qu'on peut être victime de ses stéréotypes quand on dessine, et je ne le voulais pas. Donc j'ai dessiné les yeux mi-clos, ça a pris quelques secondes, je n'ai rien retouché, il ne s'agissait pas de montrer une quelconque réalité, mais mon regard sur cette réalité.

Dans l'introduction de l'ouvrage, vous écrivez que vous n'aviez « pas assez de mots » pour dire tout ce que les visages de ces gens vous inspirent, et donc que votre récit s'est fait par les images. Que permettent les images, que ne permettent pas les mots ?

Les mots n'ont pas d'immédiateté ; une image en revanche peut être très immédiate, comme une évidence, une force. Oui, c'est cela que je cherchais, une force que je n'avais pas trouvée dans les mots. Une simplicité aussi, une efficacité.

On parle beaucoup de vous et de vos images, précisément, de votre talent d'illustratrice qui maîtrise si bien tant de techniques, tant de matières.

Personnellement, j'admire aussi votre écriture et trouve dommage qu'on la mette si peu en avant. Comment travaillez-vous ? Comment, lorsque vous êtes seule « créatrice » d'un livre, maniez-vous images et mots ?

Pour moi le texte n'est pas séparable des images, et c'est vrai que je ressens un peu comme une injustice, ce peu d'intérêt pour le texte : sans les mots, il n'y aurait pas d'images ! J'écris toute l'histoire avant de commencer à dessiner. Ce sont les mots qui communiquent des images, moi je ne peux pas dessiner si les mots n'évoquent rien pour moi, parce qu'en fait, j'illustre des émotions. Mais je dois bien vivre, et il m'est arrivé d'illustrer des textes pour des raisons « alimentaires » et ce n'était pas très réussi.

Vos deux principaux éditeurs sont Le Seuil et Autrement Jeunesse. Comment « répartissez-vous » vos livres entre ces deux maisons ?

Effectivement, les bonnes maisons d'édition ont une identité et je propose tel projet à telle maison, en fonction de ce que j'estime être dans leur ligne éditoriale. Mais parfois je suis prise dans un mécanisme qui m'oblige à accepter des commandes, et c'est au détriment de ma propre démarche. C'est comme si je ne fréquentais plus alors ma propre école, mais celle des autres, et mes projets personnels en souffrent...

Vous semblez aimer les grands formats...

C'est vrai que j'accepte avec plus de plaisir de travailler sur un grand format, je me sens plus libre. J'aime qu'on puisse entrer dans un livre, diriger son regard où bon nous semble, se promener dans les pages...

***Un Lion à Paris*, votre remarquable dernier album paru chez Autrement Jeunesse, se lit en tournant les pages « verticalement », à la manière d'un calendrier ; était-ce votre idée, votre choix ?**

Les originaux du *Lion* étaient vraiment très grands, près d'une fois et demie le format final, et la reliure classique était trop fragile pour de telles dimensions. J'ai proposé à l'éditeur de placer la reliure ainsi, en haut de l'image, et il a accepté...

Certains de vos ouvrages font entendre une petite voix finale qui invite à une lecture plus philosophique, plus existentielle ; par exemple à la fin de *Gisèle de verre* (Seuil Jeunesse), l'histoire de cette fillette si transparente que chacun peut voir les pensées qui l'habitent, on peut lire « Car la vérité fait peur et les gens préfèrent ne pas la voir ». De même, *Histoire courte d'une goutte* (Autrement Jeunesse) s'achève avec cette interrogation : « Combien sont-elles, toutes ces choses qui disparaissent sans qu'on ait eu le temps de les voir ? » Vous demandez là quelque chose au lecteur,

vous le guidez vers plus de sens, plus de questionnement...

Je n'ai pas la prétention d'imposer une vérité, mais j'ai envie de faire participer le lecteur à mes questionnements, mes doutes, mes difficultés aussi. Pour l'*Histoire courte d'une goutte*, c'était surtout l'idée de savoir observer, c'est vraiment là le sujet. Je me brossais les dents et j'ai vu le rayon de soleil, l'eau, le prisme de la lumière. La question qui se trouve en fin du livre, en réalité, en est à l'origine.

Trouver sa place dans ce monde, dans sa propre vie, semble être une préoccupation récurrente de vos personnages...

Oui, c'est la question de l'identité : où je vais, qui je suis... C'est essentiel, dans ma démarche.

Vos images ne sont jamais léchées, vous ne cherchez pas systématiquement l'harmonie, parfois au contraire c'est vers le déséquilibre, la déformation que vous penchez, pour quelle raison ?

Une image trop parfaite, trop bien dessinée, c'est comme dans toute perfection, il y a quelque chose de figé, de mort. C'est dans les imperfections et les irrégularités que l'on ressent la vie. Parfois le dessin est très vivant au stade du crayonné ; on le transfère sur papier et il est mort. Parce qu'on l'a perfectionné. La maladresse, au contraire, lui permettait de continuer à vivre...

La disparition, le morcellement apparaissent aussi régulièrement dans les ouvrages que vous écrivez ou que vous illustrez... Je pense à *Une maman trop pressée*, à *Après Noël*, mais aussi *Histoire courte d'une goutte* et bien sûr à ce beau texte de Rodari qui vous va si bien, *La promenade d'un distrait*...

Oui, ce sont sûrement des thèmes liés à des peurs, des souffrances que je ressentais et que je ressens d'ailleurs encore. Il y a aussi le thème du chemin à parcourir, par exemple dans le voyage à travers les égouts de la goutte d'eau, ou dans la promenade de Giovanni, dans le départ de Gisèle, comme dans la quête de *Mon amour*.

Etes-vous une personne nostalgique ? C'est quelque chose que je ressens parfois à la lecture de vos livres...

C'est vrai, je revendique cette nostalgie, elle fait partie de mon regard sur la vie.

Vous me semblez plus ville que campagne. Vous aimez relire ou réécrire la « grammaire des villes » à votre manière, comme dans *Après Noël* ou *Un Lion à Paris*...

Oui, je suis sûrement plus citadine que bucolique. Pourtant mon prochain livre se passe dans une forêt. Mais là aussi je vais chercher en quelque sorte l'architecture dans la nature.

Parlez-nous un peu de votre travail pour les couvertures de livres : de grands classiques pour les enfants, quelques livres pour adultes...

Ce sont des commandes ; mais les couvertures pour les livres « adultes » ont l'avantage de

me faire sortir du monde enfantin, me permettent de poser un regard d'adulte. Parfois, en ne travaillant que pour l'édition jeunesse, on risque de se rétrécir un peu...

Et le film d'animation, que l'on trouve par exemple avec l'album *La promenade d'un distrait* ?

C'était un grand rêve d'imaginer mes images bouger. Depuis longtemps j'attendais de pouvoir m'essayer à cette technique, aussi ingrate dans la création qu'enthousiasmante dans le résultat. Il se trouve que j'ai fait ça sans aucune subvention ni aide financière, et que dans ce cas-là, tout devient extrêmement difficile. Mais le court-métrage a un côté tellement sincère qu'on le ressent, je crois, et que ça finit par séduire les tout petits et les grands aussi.

Vous avez récemment quitté Paris pour Marseille – une envie de Sud ?

Une envie de changer, surtout. Le changement est toujours un moment important et fertile. J'aime profondément Paris, mais Marseille, à mes yeux, est un port plein de gens, vivant, ouvert. C'est cette ouverture à l'inconnu qui me tire, m'attire et m'inspire, dans la vie.